

André Jacques

Une aventure d'Alexandre Jobin 1



POLICIER

Les Lions rampants

QUÉBEC AMÉRIQUE

Collection QA compact

Du même auteur chez Québec Amérique

La Commanderie, roman policier, coll. Compact, Montréal, 2009.

La Tendresse du serpent, roman policier, coll. Compact, Montréal, 2009.

La Tendresse du serpent, roman policier, coll. Tous Continents, Montréal, 2008.

La Commanderie, roman policier, coll. Tous Continents, Montréal, 2004.

Les Lions rampants, roman policier, coll. Tous Continents, Montréal, 2000.

Les Lions
rampants

Jacques, André

Les lions rampants

(Collection QA compact)

Publ. à l'origine dans la coll. : Tous continents. 2000.

ISBN 978-2-7644-0683-0 (Version imprimée)

ISBN 978-2-7644-1528-3 (PDF)

ISBN 978-2-7644-1899-4 (EPUB)

I. Titre.

PS8569.A32L56 2009 C843'.6 C2009-940472-9

PS9569.A32L56 2009



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

SODEC
Québec 

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement
l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC.

Les Éditions Québec Amérique bénéficient du programme de subvention globale du Conseil des Arts du Canada. Elles tiennent
également à remercier la SODEC pour son appui financier.

L'auteur remercie le Conseil des Arts du Canada pour son aide financière.

Québec Amérique

329, rue de la Commune Ouest, 3^e étage

Montréal (Québec) Canada H2Y 2E1

Tél. : 514 499-3000, télécopieur : 514 499-3010

Dépôt légal : 2^e trimestre 2009

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Mise en pages : Atelier typo Jane

Révision linguistique : Diane Martin et Diane-Monique Daviau

Conception graphique : Isabelle Lépine

En couverture : Canaletto, Capriccio, *L'église San Giorgio Maggiore et le pont du Rialto*

Conversion au format ePub : [Studio C1C4](http://www.studioc1c4.com)

Pour toute question technique au sujet de ce ePub :

service@studioc1c4.com

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés

André Jacques

Une aventure d'Alexandre Jobin 1

**Les Lions
rampants**

Québec Amérique

*À Chant
ma douce
ma tendre
ma Muse à l'œil de bistou*

CHAPITRE 1

Les dernières rafales de neige frappaient la vitrine. Une tempête d'avril, une sale tempête d'avril. Ayant commencé la veille au soir, elle s'était déchaînée toute la nuit. Alexandre, assis au bureau près de la porte du magasin, sirotait son deuxième café en feuilletant le journal et en jetant des regards distraits vers la rue Saint-Laurent.

La vieille dame Binette s'avavançait lentement sur le trottoir d'en face. Comme chaque jour, à la même heure, son cabas sous le bras, elle allait aux emplettes. Elle progressait à petits pas, avec prudence, s'aidant de sa canne, et elle regardait le sol pour déceler les plaques de glace.

Maintenant, la neige cessait lentement. Déjà les chenillettes de la ville enlevaient le plus gros, mais la vieille dame gardait la même prudence. Une dizaine d'élèves de la polyvalente toute proche couraient en sens inverse. Les voyant, elle s'immobilisa, raidie. Peur de l'agression. Elle serra son sac et son cabas contre elle. Ils passèrent en hurlant. Pas de cours ce jour-là sans doute. Les tempêtes ont du bon ! Elle se retourna pour les voir filer, regarda brièvement autour d'elle et vit Alexandre à travers la vitrine du magasin. Au-dessus de la façade, on pouvait lire : « Sam Wronski. Brocante Collections. Antiquaire ». Elle s'avança jusqu'au coin et traversa, se dirigeant vers la porte de la boutique.

La clochette sonna.

— Bonjour, monsieur Alexandre. Sale temps ! Avant, la ville ramassait mieux la neige et plus vite.

Elle le fixa d'un œil faussement sévère avant d'ajouter :

— Et vous, vous buvez encore du café. Ce n'est plus très bon à votre âge.

— À mon âge, madame Binette, il n'y a plus rien de très bon. Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous ?

— Vous avez reçu d'autres pièces de vaisselle bleue ? Vous savez, la vieille vaisselle bleue

fond blanc. Monsieur Wronski en avait toujours. Je ne sais pas où il la prenait, mais il en avait toujours.

— De la vieille faïence bleue...

— Oui ! Blanche à motifs bleus... avec des moulins à vent.

— Avec des moulins à vent ? Je ne sais pas. Moi, la vaisselle... Mais nous avons reçu un lot de vieilles choses hier. Mademoiselle Dionne est en train de les trier dans l'arrière-boutique. L'héritage d'une veuve. J'ignore encore l'inventaire précis. C'est René qui a tout rapporté... mais vous pouvez toujours aller voir.

La vieille dame se dirigea lentement vers le fond de la boutique de son pas prudent, tenant son sac et son cabas serrés contre elle pour éviter d'accrocher quoi que ce soit. Elle frappa à la porte qui séparait le magasin du bureau et de l'atelier.

Alexandre reprit une gorgée de café et se replongea dans la lecture en diagonale du *Devoir* « Nouveaux bombardements sur Mejnidje ». Un mois que ça durait, ces bombardements ! De cessez-le-feu en cessez-le-feu, la Slavitzine flambait. Les Balkans, rien à faire dans ce coin ! Hier, c'étaient la Croatie et la Bosnie ; aujourd'hui, la Slavitzine ; demain, ce serait la Macédoine, le Kosovo et l'Albanie.

La sonnette de la porte tinta de nouveau.

Il était énorme. Un vrai bœuf. Presque deux mètres et sans doute dans les cent cinquante kilos. « Il en existe encore », pensa Alexandre. Celui-là avait tout l'attirail : la veste de cuir avec les écussons, les chaînettes, le casque de moto de style nazi, les verres fumés, la barbe poivre et sel, tout l'attirail des années glorieuses.

— Moi, c'est pour les médailles.

— Les médailles ?

— Oui ! Les médailles. Vous en avez ?

— Quelles médailles ? Saint Jude ? Saint Christophe ?

— Non, non ! Les médailles, là, les médailles...

Bon ! Là, on frôlait le primate. Alors, aussi bien y aller avec un peu plus de doigté.

— Vous pourriez me les décrire un peu plus clairement ?

— Les médailles de guerre.

— Ah ! Les décorations !

— C'est ça, les médailles de décoration de guerre.

— De quelle guerre ?

— Ben ! La guerre, là...

— Vous savez, des guerres, il y en a eu quelques-unes depuis un siècle...

— Ben ! La guerre à Hitler.

— Ah ! 39-45 ! Vous cherchez des décorations militaires de la Seconde Guerre mondiale. De

décorations de quel pays ?

— Des médailles allemandes, des croix noires.

— Des croix de guerre allemandes. Oui ! Il m'en reste une, je crois, là-bas, le long du mur, dans l'armoire vitrée à gauche.

Le Titan s'éloigna vers l'endroit désigné, le front bas, le ventre proéminent. Une dizaine de pas plus loin, il s'immobilisa devant la vitrine d'une petite armoire. Sur une planchette recouverte de velours, reposaient des décorations militaires de divers pays disposées un peu au hasard.

Contournant le comptoir, Alexandre le suivit, mais s'arrêta à quelques mètres.

— Vous trouvez ce que vous voulez ?

— Ben ! Celle-là. Là, en haut.

Il la montra d'un doigt presque aussi gros qu'un boudin.

— Croix de guerre, deuxième classe, avec feuilles de chêne ; 1943. Front russe, sans doute, précisa l'antiquaire.

— Comment qu'a coûte ?

— Une belle pièce. Vous avez décidément du goût.

— Ouais ! mais comment qu'a coûte ?

— Celle-ci... Je dois vous dire, avec les feuilles de chêne, c'est plus rare... et c'est plus cher.

— Comment ?

Bon ! Inutile de peaufiner. Et en avant pour le grand cirque !

— Deux cents dollars.

— Deux cents piastres pour une médaille ! Tabarnak !

— Oui, mais authentique et avec les feuilles de chêne. Si vous n'en voulez pas, laissez-la, il n'y a pas de problème. Vous n'avez qu'à aller au marché aux puces du Vieux-Port, ils en ont à vingt dollars environ. Ils les font venir des États-Unis par caisses entières. Importées de Corée ou de Taïwan. Asses ressemblantes d'ailleurs. En fait, ce n'est pas très difficile à fabriquer, vous savez. N'importe quel bijoutier bien équipé pourrait en faire pour une dizaine de dollars. Mais vous, c'est une vraie que vous voulez ?

— Ben sûr que j'en veux une vraie. Une vraie, là, d'Allemagne, pis de ce temps-là.

— Bien voilà, vous en avez une devant vous. Mais les vraies, elles coûtent plus cher que celles de Corée.

La porte de l'arrière-boutique s'ouvrit, le motard se retourna brusquement, mais ce n'était que la vieille Madame Binette qui revenait vers l'avant.

— ... et si vous en trouvez de la bleue avec des moulins à vent, vous me le direz. Je repasserai la semaine prochaine.

— Oui, oui, madame Binette, lui répondit Mademoiselle Dionne, je m'excuse, mais on n'a pas encore eu le temps de trier tout ce qu'on a reçu. Il reste une dizaine de caisses à classer. Monsieur

René ne les a rapportées qu'hier. C'est une veuve qui vendait tout pour aller au foyer. Alors moi, avant d'avoir tout classé et étiqueté, j'en ai pour au moins trois ou quatre jours.

— Bon! Bien, je repasserai.

Et de son petit pas d'oiseau, elle entreprit la longue traversée du magasin, le regard furetant droite et à gauche dans tout le bazar. Près du Titan, elle s'arrêta, le toisa, fit une moue de réprobation et reprit lentement son chemin vers la porte. Avant de sortir, elle se retourna, fixa de nouveau le Titan en hochant la tête. «C'est pas Monsieur Wronski qui aurait enduré une telle clientèle!»

— Qu'est-ce qu'a' veut, la vieille? mon portrait?

— De la faïence bleue. Ça vous intéresse?

— Ben non! Moi, c'est les médailles.

— Ah! Oui! Les médailles. Et alors, vous la prenez cette croix de guerre?

— Vous êtes sûr que c'est une vraie?

— Écoutez, mon ami, si c'était une fausse, je vous la vendrais vingt dollars, mais là, je vous la demande deux cents dollars. C'est la preuve que c'est une vraie... et avec les feuilles de chêne en plus.

— Ouais! Mais c'est cher en maudit quand même...

— Vous croyez qu'il y en a des milliers de décorations militaires allemandes authentiques ici, Montréal?

— Bon... ben... j'vas la prendre... mais 'est mieux d'être vraie...

— Tout ce que je vends est vrai, monsieur.

Alexandre ouvrit la porte vitrée de l'armoire, retira la croix de guerre et regagna le comptoir du bureau près de la porte d'entrée. Le Titan le suivit, l'air soupçonneux, tout en jetant des coups d'œil autour sur les amoncellements de vieilleries. Il comprenait mal que des gens puissent s'intéresser à ces lampes anciennes, à ces gravures jaunies dans leurs cadres dorés, à tout ce bric-à-brac.

— Visa ou Master Card?

— Hein?

— Vous payez par carte Visa ou Master Card?

— Nous autres, on paye toujours «cash».

— Très bien. Je vous fais un emballage cadeau?

— Non, non! J'vas la mettre dans ma poche.

Le Titan sortit de sa poche arrière un porte-monnaie passablement racorni mais, de toute évidence, bien garni. Il en tira deux billets bruns de cent dollars.

— Pardon, mais ça fait deux cent trente dollars et cinq cents avec la T.P.S. et la T.V.Q.

— Vous chargez les taxes là-dessus?

— Sur toute la marchandise, monsieur. Ce n'est pas une épicerie ici, ajouta Alexandre avec un petit sourire.

Après quelques jurons imprécis, le Titan ajouta deux billets de vingt dollars. Alexandre lui rendit

poliment la monnaie.

— Au plaisir de vous revoir, monsieur.

— ‘Est mieux d’être vraie...

Et la clochette de la porte sonna fortement. Dehors, le temps s’était adouci et il tombait une légère bruine mêlée aux derniers flocons de la tempête. Les voitures filaient à toute allure dans la rue Saint-Laurent, les essuie-glaces en balade. Mauvaise journée pour le commerce. Personne n’avait envie de flâner sur les trottoirs et de fureter devant les vitrines par un temps pareil. Enfin... il y avait toujours les deux cent trente dollars du Titan.

— Mademoiselle Dionne, est-ce que René est derrière?

— Il déballe les caisses.

— Envoyez-le-moi un instant, s’il vous plaît.

René sortit en fermant la porte de l’arrière-boutique et ajusta sa casquette des Expos qu’il portait rejetée vers l’arrière du crâne. Trente-cinq ans, l’air de cinquante, trop gras, empâté, le front dégarni. Il traversa la boutique jusqu’au comptoir.

— Vous voulez me voir, monsieur Jobin?

— Oui. C’est à propos des médailles...

— Les médailles?

— Les croix de guerre allemandes. Je viens de vendre la dernière. Ton cousin, le bijoutier de Joliette, il en fabrique encore?

— C’est le cousin de ma femme et il vient de Lanoraie.

— Peu importe. La prochaine fois que tu passeras dans le coin, tu m’en rapporteras deux douzaines. Le nazisme se porte bien par les temps qui courent. Même prix que la dernière fois : vingt dollars pièce. Avec les poinçons et les feuilles de chêne.

— Correct! Comme la dernière fois.

— Et de la discrétion, hein!

— La tombe!

La clochette tinta encore. Un homme d’une cinquantaine d’années entra, ni grand ni petit, portant un imperméable couleur muraille. «Tiens! Voilà la Gestapo maintenant!» se dit Alexandre.

— Salut, major Jobin.

— Je ne suis plus major, inspecteur Latendresse. Vous le savez, j’ai pris ma retraite il y a deux ans.

— C’est vrai que vos galons se gagnent plus vite dans l’armée que chez nous, sur le plancher des vaches.

— Ils se perdent aussi plus vite.

— Moi, j’ai jamais compris comment vous, un as de la police militaire, vous aviez pu venir vous échouer ici, dans une boutique de brocanteur.

— D'antiquaire, Latendresse, d'antiquaire.

— Admettons. Mais ça reste un mystère pour moi.

Alexandre soupira.

— C'est une longue histoire, Lucien, et je t'en ai déjà raconté des bons bouts, mais tu devais être givré. Le vieux Sam Wronski, l'ancien propriétaire, c'était un second père pour moi. Quand ma mère est arrivée de Saint-Irénée en 1960, on a loué un de ses logements dans la rue Gilford. Sam restait en bas, au rez-de-chaussée, il avait perdu presque toute sa famille durant la guerre. Alors, il nous a adoptés en quelque sorte. C'est lui qui a payé une bonne partie de mes études. Quand Françoise est morte, il y a deux ans, et que j'ai quitté l'armée...

— Pourquoi ?

— Bof ! La vie était moche et j'en avais marre de fouiller la merde des autres. Ça ne vous arrive pas, vous autres ? Un soir, Wronski est venu me voir. Il voulait prendre sa retraite. Il m'a laissé la boutique pour presque rien. « Second début », qu'il disait... Mais tu n'es quand même pas venu me voir pour me faire répéter ça ou pour te familiariser avec le commerce des antiquités ?

Latendresse se tourna vers la vitrine et pointa son pouce vers la rue.

— En fait, un peu... Il voulait quoi, le client ?

— Quel client ?

— Le gros taupin qui vient de sortir. Johnny Riendeau, dit « Rat Killer » dans les milieux chics.

— Ah ! Le Titan.

— Ouais.

— De la faïence bleue avec des motifs de moulins à vent.

— Tu veux rire de moi, Jobin ?

— Ah non ! Je me trompe. Ça, c'était la petite Madame Binette, juste avant lui.

— Lui ?

— Lui, il voulait voir les décorations militaires.

— Les décorations militaires ?

— Croix de guerre. Allemagne 1939. En quoi ça vous intéresse ?

— Ça fait deux semaines qu'on le suit. On l'a à l'œil. T'as vu dans quoi il est monté en sortant d'ici ?

Alexandre jeta un coup d'œil par la vitrine. Visiblement, le client était déjà parti.

— Une Harley ?

— BMW. Pas une moto, une voiture. Le gros modèle, 1998. Il manque rien que les toilettes et l'eau chaude là-dedans. Tu t'imagines comment il se l'est payée, cette merveille ?

— Je n'en sais rien. Il est peut-être dentiste dans ses temps libres.

— Fais-moi rire ! Au ministère du Revenu, ils ont pas vu un chèque de paye à son nom depuis 1975.

Tout ce groupe-là avait commencé « Peace-Love » dans les belles années. Un petit joint, de bière en masse. Puis ils avaient démarré une modeste entreprise d'import-export. Oh ! Rien de bien grave : un sac de « pot » par ci, une centaine de grammes de hasch par là, un peu de pharmacie. Au début des années 80, restructuration de l'entreprise, comme on dit dans les beaux milieux. Ils avaient coupé le bois mort et les gros mous. Il n'était resté que les crocodiles. Les cadavres avaient flotté jusqu'à Sorel. En deux ans, ils avaient pris le contrôle de près de la moitié des bars de danseuses de Québec. À l'extérieur de Montréal surtout. Ils s'étaient bâti un château fort au bord du lac Memphrémagog, une citadelle que même les commandos du Royal 22^e ne réussiraient pas à prendre. Les gars de la S.Q. se tenaient loin. Rien à faire. Et puis le trafic avait grossi et s'était orienté vers la poudre blanche et bien d'autres secteurs. Tout ce qui était payant, même les sites porno sur Internet.

— Mais là, depuis deux ou trois ans, ils se sont amenés en ville, sur notre territoire. Ils se sont acheté des vieux hangars, des usines désaffectées, dans le bas de la ville...

— Ils se lancent dans l'immobilier ?

— Oui et non. Ils se diversifient. Ils font des alliances, des « joint ventures » — skinheads, mafiosi chinoise ou russe, vieux capos italiens — et ils font de la sous-traitance pour les gros bonnets. Bref, ils ont fait leur nid. Alors, on les a à l'œil et on sait qu'ils sont sur un gros coup. C'est pour ça que ton client de tantôt nous intéresse...

— Rien que des médailles...

— Ouais... des médailles. T'es certain qu'il ne voulait pas autre chose ? Des armes ou une « collection » par exemple ?

— Des armes, Lucien, je n'en tiens pas.

— Et ça, au fond, sur le mur ?

— Ce sont des poignards de sacrifice malais, des objets rituels.

— Rituels...

— Oui, rituels. Il y a deux ans, quand j'ai pris la boutique, il y avait un professeur de l'UQAM, un prof d'anthropologie, qui faisait de la recherche là-dessus. Wronski et moi, on s'est décarcassé pendant deux mois pour lui trouver du matériel. Entre-temps, il a abandonné ses recherches... Déficit zéro, compressions budgétaires, subventions coupées... et les objets rituels sont là depuis. Tu es certain que tu n'en voudrais pas pour décorer ton bureau ou ton salon ?

— Tu peux te les foutre où je pense tes... objets rituels. Comme ça, il n'a rien demandé d'autre que le gros Johnny ?

— Non ! Rien qu'une croix de guerre.

— Bon ! Méfie-toi de lui. Des clients comme ça, ça n'amène que des emmerdes.

— Merci du conseil.

— Alors, salut... major.

La porte se referma au son de la clochette. Alexandre suivit des yeux l'inspecteur Lucien

Latendresse jusqu'à ce que celui-ci grimpe dans une fourgonnette beige stationnée devant une borne fontaine. Sur le flanc du véhicule, se détachaient en grosses lettres rouges les mots « Boucher Leboeuf. Viande fraîche depuis 1947 ». Alexandre ne put s'empêcher de sourire. Bravo pour la discrétion, Latendresse ! Il te manque rien que les gyrophares.

La pluie avait remplacé la neige, formant maintenant des masses de gadoue. Les piétons couraient, un journal sur la tête, et sautaient par-dessus les flaques.

Le reste de l'avant-midi s'écoula sans autre client notable. Vers onze heures, deux enfants vinrent demander s'il y avait encore des vieilles « cennes » du roi George. Alexandre leur tendit un bocal et pendant près d'une demi-heure, ils examinèrent les pièces avec tout le sérieux de leurs dix ans. Ils partirent de côté une petite poignée qu'ils payèrent dix cents chacune.

À midi, Mademoiselle Dionne et René sortirent de l'arrière-boutique pour aller dîner. Le classement des objets ramenés de chez la veuve était presque terminé.

— Mademoiselle Dionne, si vous le désirez, vous pouvez prendre votre après-midi libre. Avec le temps qu'il fait, il n'y aura pas grand achalandage... et puis, demain, c'est le premier vendredi de mois et...

— Je le sais, monsieur Alexandre, répondit-elle d'un ton réprobateur et le bec pincé. Vous n'avez pas honte, à votre âge ? Des jeux de gamin.

— Mais les traditions sont sacrées, mademoiselle Dionne.

— Les traditions, les traditions. Elles ont le dos large, les traditions. Monsieur Wronski, lui, n'aurait jamais permis de telles incartades. Enfin, c'est vous que ça regarde.

Elle le fixait de son air sévère d'ancienne maîtresse d'école.

— Très bien, mademoiselle Dionne, j'y songerai, mais prenez votre après-midi. Et puis demain si vous le voulez, vous pourrez ne rentrer qu'après le dîner. Reposez-vous. Demain soir, vous serez seule avec René. Et toute la journée samedi. Toi, René, tu reviendras tout à l'heure pour finir le rangement à l'arrière.

Au moment où ils sortaient et se séparaient sur le trottoir, un homme entra : la jeune trentaine athlétique, style jeune cadre dynamique, Club Med en complet-cravate.

— Monsieur Jobin ?

— Oui.

— C'est le docteur Saint-Amant qui m'a donné votre adresse...

— Il veut que je vous guérisse de quoi ?

— Pardon...

— Excusez-moi. Vous cherchez quelque chose ?

— Non... En fait, ce serait plutôt pour vendre. Ma mère est décédée la semaine dernière...

Alexandre prit un air faussement contrit.

— Désolé.

— Oui. Euh... elle habitait un appartement tout près d'ici, sur le boulevard Saint-Joseph, juste en haut du bureau du docteur Saint-Amant. C'était d'ailleurs son médecin. Un assez grand appartement avec tout un bric-à-brac de vieilleries et de meubles anciens. Elle n'a jamais voulu rien jeter... même les vieux costumes de mon père qui est mort en 1989. Mais il y a des choses de valeur là-dedans, des collections, plein de trucs, et propres en plus.

— Et vous, ça ne vous intéresse pas ?

— Moi, j'habite Saint-Bruno, une maison neuve et très moderne, vous voyez. Alors, les antiquités, ma femme ne veut pas en entendre parler.

D'autant plus qu'elle ne s'entendait pas très bien avec la défunte. Quant à sa sœur, elle était traductrice pour la Prudentielle à Hamilton en Ontario. Elle vivait dans un condo. C'étaient pas les chaises berçantes qui la faisaient valser... Elle était venue deux jours pour les funérailles et elle était repartie avec le manteau de fourrure et quelques bijoux. « Prends ce que tu veux, vends le reste comme tu peux, qu'elle m'a dit, et dépose l'argent dans le compte de la succession. Après tout, c'est toi l'exécuteur testamentaire ! ».

— Seulement, voilà ! Moi, je demeure en banlieue et je travaille ici au siège social de la Banque Royale. Alors je n'ai pas beaucoup de temps pour trier tout ça. Samedi dernier, j'ai rencontré le docteur Saint-Amant. C'était le médecin de ma mère. Il m'a donné votre adresse...

— Et qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

— Bien, je ne sais pas, moi. Ça ne vous intéresse pas ? Il y a de belles choses, vous savez. Des meubles anciens comme ici, ajouta-t-il en faisant un court geste du bras. Moi, j'ai pris quelques petits souvenirs : les vieilles lettres, les papiers personnels, les photos de famille et l'horloge grand-père. C'est vraiment joli dans l'entrée de ma maison, ça donne un cachet. Mais le reste, je ne suis tout à fait même pas pour l'entreposer dans mon garage... et je n'ai pas le temps de bazarder tout ça pièce par pièce...

— Bon ! Procédons par ordre. Pouvez-vous me décrire un peu le contenu de l'appartement ?

Il y avait trois chambres, dont une meublée à l'ancienne, celle de ses parents. Il y avait le bureau de son père avec des bibliothèques en chêne, des vieux classeurs, des fauteuils en cuir. Le salon ancien lui aussi, rempli de souvenirs de toutes les époques.

— Ma mère, je vous l'ai dit, ne jetait rien. Elle avait encore tous ses cadeaux de noces. À part ça, il y a la cuisine et la salle à dîner.

— Argenterie ? Coutellerie ? Porcelaines ?

— Une vieille coutellerie, mais bien propre et super entretenue. Ça tient dans un énorme coffre dans cinq ou six tiroirs. Elle appartenait à la famille de mon père, des notaires de père en fils.

— Tout à l'heure, vous parliez de collections...

— Oui ! Ma mère collectionnait les tasses de porcelaine ; elle en avait près d'une centaine. Mon père, lui, c'étaient les timbres. Il s'enfermait des heures et des heures dans son bureau. Quand on était

jeunes, ma sœur et moi, il a bien essayé de nous y intéresser, mais moi, c'étaient les sports, et ma sœur... bof! Elle, c'était vraiment rien, lança-t-il en soupirant et en faisant un vague geste de la main. Moi, ce que je voudrais, c'est me débarrasser de tout... à bon prix, bien sûr.

— Je vois.

— Ça vous intéresse?

— Faudrait d'abord voir... Mais avant d'aller plus loin, je vais vous expliquer les principes de la vente de maison: premièrement, si j'achète, j'achète tout. Pas question de solliciter trois ou quatre brocanteurs de bas étage pour essayer de faire monter les prix. Pas question non plus de vendre les meilleurs objets pièce par pièce, une à une et de me laisser la vaisselle fêlée et le fer à repasser de 1952. Des pièces ordinaires, j'en ai des milliers ici. Vous n'avez qu'à regarder autour de vous. Des lampes torchères à trois forces dont une seule fonctionne, des cendriers sur pied, des statues de plâtre. J'en ai même en haut, au deuxième. Dans un appartement comme celui de votre mère, il y a généralement cinq ou six éléments de réelle valeur. L'argenterie et la coutellerie peut-être, on examinera les poinçons; quelques meubles victoriens de bon style; les livres, même s'ils sont reliés, tout ça, c'est bien beau, mais les auteurs de l'époque sont complètement oubliés ou dépassés, et ça se vend un dollar le kilo au Palais du livre, rue Berri; la collection de timbres, à voir...

La collection, l'homme l'avait montrée à un marchand de timbres. Après un rapide examen, celui-ci avait dit que ça ne valait pas grand-chose. Et on lui avait offert deux cents dollars. Des timbres courants et des pays que plus personne ne collectionnait.

— On verra... mais continuons sur les principes:

Les vêtements et la lingerie ne présentaient aucun intérêt. À part les dentelles anciennes ou les robes de grands couturiers, s'il y en avait. Pour le reste, le mieux serait de tout mettre dans des boîtes ou des sacs et d'aller porter ça dans une friperie ou, mieux encore, au comptoir de la Société Saint-Vincent-de-Paul.

Les papiers de famille: nuls. Sauf les vieilles actions de compagnies qui réservaient parfois de belles surprises et les photos anciennes sur métal...

— Mais vous m'avez dit que vous les aviez récupérées.

— Oui. J'ai presque tout brûlé dans mon foyer.

— Ouais... enfin... Pour le reste, j'irai faire une évaluation et je vous proposerai un prix global. À prendre ou à laisser.

— Et vous vous chargez de tout vider?

— Si on s'entend, je reviendrai avec mon employé et, en quelques jours, on emportera tout. Ça vous convient?

— Je crois, oui. Vous avez l'air honnête...

— Merci. Alors, quand est-ce qu'on fait l'évaluation?

— Le plus tôt serait le mieux. Je ne veux pas payer un mois de loyer pour rien... Demain, moi, tu peux prendre une journée de congé au bureau. Ça vous irait ?

Alexandre fit mine de feuilleter son agenda.

— Demain avant-midi, oui, et si on se met d'accord, je pourrais vider l'appartement au cours de la semaine prochaine.

— Alors, demain, vers neuf ou dix heures, au 719, boulevard Saint-Joseph Est.

— Je sais, juste au-dessus du bureau du docteur Saint-Amant.

— Appartement 4, Madame Henriette Désilets.

— Parfait, j'ai noté. J'y serai vers neuf heures trente.

— Merci. Moi, c'est Jean-Marie Désilets.

— Enchanté. Alors, à demain.

Et, l'air hautain, Désilets sortit sans remercier ni regarder en arrière. Celui-là...



Lorsque René revint vers treize heures trente, dégageant un léger relent de bière, Alexandre mit au courant de la visite de Désilets.

— Tu peux t'arranger seul demain matin ?

— Le vendredi matin, y a jamais beaucoup de monde, monsieur Jobin, ça devrait aller.

— En tout cas, s'il y a quelque chose de spécial, tu peux toujours téléphoner à Mademoiselle Dionne. Elle habite à deux rues et elle peut rappliquer en dix minutes. Ou bien m'appeler chez le docteur Saint-Amant. Tu as le numéro.

La pluie avait cessé, mais le temps restait maussade. À la radio, on annonçait un réchauffement pour le lendemain et on ergotait sur les statistiques météorologiques du pire mois de mars depuis quatre-vingt-cinq ans. Et avril qui commençait en neige et en verglas... Sale pays...

Au milieu de l'après-midi, deux vieilles dames entrèrent et se mirent à farfouiller un peu partout dans la boutique.

— Vous cherchez quelque chose, mesdames ?

— Non, non ! On regarde...

Et pendant près d'une heure, elles soupesèrent les soupières, examinèrent les lampes, vérifièrent chaque ampoule...

— Tu te rends compte, Héloïse, la même lampe que chez Claudette. T'as vu le prix ? Dire qu'on a jeté ça !

Puis elles passèrent aux meubles, reconnaissant tour à tour le bureau du notaire Gendron, « set » de chambre de ma tante Irma. Pour elles, c'était comme une visite de musée ; elles revoyaient des pans entiers de leurs pauvres vies.

— Le cadre avec le pape...

— C'est Pie XII ou Pie XI?

— Y avait le même à l'école; tu te souviens pas?

À la longue, elles se lassèrent et s'apprêtèrent à sortir, sans avoir rien acheté évidemment.

— Ben! Ça sera pour une autre fois, mon bon monsieur.

— Parfait, mesdames, et vous repasserez... on est toujours ouvert.

— Oui, oui! On va venir avec Rolande.

« Vieilles grébiches ! » se dit Alexandre en les regardant partir. Certains jours, il y en avait des

dizaines, des clients comme elles qui fouinaient partout, pour un seul qui achetait quelque chose.

L'après-midi s'acheva enfin. Alexandre compta sa caisse... flâna en regardant sa montre... Presque

dix-sept heures...

Et alors, elle entra.

CHAPITRE 2

Vingt-trois heures trente. La nuit, rue Saint-Laurent. Une pluie fine mais régulière balaya l'asphalte et faisait fondre les vestiges de la neige du matin. Alexandre, assis près des grandes fenêtres de son appartement du troisième, contemplait le spectacle en fumant une dernière cigarette.

Les voitures défilaient et la « Main » resterait ainsi, presque congestionnée, jusqu'à deux heures du matin. Entre les passages des essuie-glaces, Alexandre essayait de deviner les vies entrevues dans ces aquariums. Celui-là, seul dans sa Camaro, l'œil aux aguets, la tête pivotant à droite et à gauche, amorçait sa drague — ou la terminait-il ? — un peu éméché par une soirée commencée trop tôt. Il cherchait quelqu'un le long des trottoirs. Mais les trottoirs étaient désespérément vides en cette soirée pluvieuse. Il accéléra brusquement et les roues arrière patinèrent, puis il freina sec, manquant d'emboutir la grosse Lincoln un peu vieillie dans laquelle un couple entre deux âges s'engueulait. Ce n'avait visiblement pas été la soirée de madame. « Je te l'avais dit de pas passer par Saint-Laurent ! » Une ambulance se frayait un chemin en lacets entre les voitures quasi immobilisées, donnant de temps en temps un petit coup de sirène ou de klaxon pour qu'on lui cède le passage.

Sur le trottoir en face, près de la librairie, un jeune couple apparut. La vingtaine heureuse. Inconscient de la pluie. Les mains se cherchaient, se trouvaient, fouillaient l'autre. Ils disparurent un instant dans une entrée, puis elle ressortit à la course en riant. Lui, la poursuivit, la rattrapa. Elle voulait bien. Puis ils rirent et repartirent de plus belle, main dans la main, en hurlant *I'm singing in the rain*.

Alexandre les suivit un instant des yeux jusqu'au coin où il les perdit de vue. Puis son regard revint vers l'intérieur et se posa sur les deux tasses traînant sur la table basse et les restes du sandwich éparpillés dans une assiette. Et il repensa à elle.



Alexandre avait fini de compter la recette de la journée et étiquetait des vieilles tasses que Renée avait apportées de l'arrière-boutique. Ce qui le frappa d'abord quand la clochette tinta et que la porte s'ouvrit, ce fut la longue écharpe d'un bleu lavande très pâle et, quand elle fut plus près, les yeux, de la même couleur. Tout le reste était noir : des bottes noires, un collant noir, une jupe noire, un blouson de cuir noir, les cheveux noirs et les sourcils très noirs qui se joignaient presque. Les yeux surtout étaient fascinants.

— Désolé, mademoiselle, on ferme dans cinq minutes.

— Je m'appelle Chrysanthy Orowitzn et...

— Comment ?

— Chrysanthy Orowitzn.

— C'est polonais ?

— Le prénom est grec et le nom... slavique. Je suis aide-accessoiriste pour les Productions du Levant. C'est Marc Sirois, le chef accessoiriste, qui m'envoie. Vous êtes monsieur Wronski ?

— Non.

— Ah ! Est-ce que je peux lui parler ?

— Monsieur Wronski a pris sa retraite il y a deux ans. Je suis le nouveau propriétaire, Alexandre Jobin. Je n'ai pas voulu changer le nom de la boutique. Je peux faire quelque chose pour vous ?

— Je cherche des accessoires pour un tournage. Marc Sirois m'a dit : « Va chez Wronski, rue Saint-Laurent, on a déjà fait affaire avec lui. »

— Oui, oui ! L'an dernier, il est venu pour un salon victorien. Je ne me souviens plus du film. C'est pour acheter ou pour louer ?

Elle hésita un instant. On sentait qu'elle était nouvelle dans le métier.

— D'habitude, on loue, je crois.

— J'avais fait un tarif à Sirois : 10 % du prix des objets et des meubles pour chaque semaine où vous les gardez.

— Ah ! 10 %, c'est beaucoup.

— Écoutez, pendant que vous les avez, je pourrais les vendre... et puis, avec un tarif à la semaine, je m'assure qu'ils reviendront avant Noël. À l'époque où on louait à tarif fixe, ça prenait dix mois, et on téléphonait vingt fois pour récupérer nos...

— Bon ! D'accord, 10 %. Après tout, c'est la maison de production qui paie.

— Mais vous ne pouvez pas repasser demain matin ? Il est tard et, comme je vous le disais, on ferme dans quelques minutes.

— Non. S'il vous plaît... j'en ai besoin ce soir. Il y a eu des changements à l'horaire et on tourne demain. Nous, on a seulement la nuit pour tout mettre en place.

Alexandre soupira et hocha la tête.

— Et ça vous prend quoi ?

— Des accessoires pour une cuisine et un bureau, de 1942.

— Quel genre de bureau ?

— Un bureau de professionnel. Architecte.

— Ça se passe où ?

— Ici, à Montréal, rue Laval, mais on tourne en studio.

— Alors, attendez un instant. Je ferme la boutique et vous allez tout me raconter pour qu'on puisse voir exactement ce que vous cherchez. René !

— Oui, monsieur Jobin.

— Tu peux partir. Je vais fermer.

René prit sa casquette et sortit. La clochette sonna. Alexandre mit le verrou à la porte et éteignit les lumières de la devanture. La pluie s'était remise à tomber, une pluie fine qui semblait vouloir durer toute la nuit.

— Voilà ! Je suis à vous. Mais avant qu'on s'y mette, vous voulez une bière ?

— Non, merci.

— Autre chose ?

— Vous avez du 7-up ?

— Attendez, je vais voir dans le frigo de l'arrière-boutique.

Il sortit un instant et revint presque aussitôt, deux canettes à la main.

— Un Coke ?

— Ça ira.

— Tenez... Bon ! Allons-y. Décrivez-moi un peu votre décor et dites-moi ce qui vous manque. On cherchera dans ma caverne d'Ali Baba. Mais d'abord, assoyez-vous, on ne va pas rester planté comme ça au milieu du bazar.

Alexandre retira trois vieux cadres d'un grand sofa défoncé et s'assit dans un coin. Chrysanthe resta un instant debout, perplexe, puis alla s'asseoir à l'autre extrémité du sofa. Elle ouvrit son sac et en sortit un carnet qu'elle feuilleta. Elle l'ouvrit à une page séparatrice bleue marquée du mot « Bureau ».

— L'histoire se passe dans les années 40, dans une famille d'immigrants français...

Le père, architecte, avait des sympathies pétainistes. Cinquante ans environ. Cultivé. Il assistait à un congrès à New York au début de l'offensive allemande et avait décidé de rester en Amérique. Engagé par un bureau d'architectes à Montréal. Salaire assez bas. Il vivait mieux à Paris. Sa femme était plus jeune, trente-cinq ans, et gaulliste. Elle essayait de mettre sur pied un comité de la France Libre à Montréal. Ils habitaient rue Laval, près du Carré Saint-Louis. En fait, les seules scènes qu'on tournait dans l'appartement se déroulaient dans la cuisine et dans le bureau.

— Au départ, il devait y avoir une scène au salon mais, pour couper un plateau, ils l'ont transférée dans le bureau.

— Alors, ça vous prend quoi au juste ? Des meubles ?

— Non. Seulement des accessoires. Pour les meubles, Marc Sirois a trouvé tout ce qu'il voulait.

Ce qui manque, c'est tout le reste : les bidules partout pour que ça ait l'air vivant et habité par du vrai monde. Pour la cuisine, c'est moins urgent, on commence le tournage seulement dans deux semaines. Mais tant qu'à venir, j'aime autant tout prendre ce soir.

— Les tarifs commencent à s'appliquer à partir du...

— Les Productions du Levant peuvent payer.

— D'accord, commençons donc par le bureau.

Elle vérifia quelques notes dans son carnet.

— Voilà. Une pièce assez grande : cinq mètres sur quatre. Deux grandes fenêtres françaises. Le mur de droite est tout en bibliothèques de chêne vitrées. Entre les deux fenêtres, un grand bureau, et un fauteuil de chêne également. Devant, trois fauteuils de cuir. À gauche, une table à dessin, des classeurs. Tout ce qui est installé. On a des livres, des plans d'architecte, du matériel à dessin de l'époque, emprunté au Centre canadien d'architecture.

Mais le matin même, le ciel leur était tombé sur la tête. Radio-Canada, qui coproduisait le film, avait décidé, pour mousser la publicité (car ça passerait aussi en mini-série à la télé l'année suivante), de faire une entrevue en direct avec le réalisateur, Alain Barrette, sur un plateau de tournage. Pour l'émission *Culture vivante*. Barrette n'était pas très chaud, mais les producteurs avaient insisté ; il avait fini par céder...

— Ce matin, donc, Barrette se pointe au studio où on travaillait à figoler le décor du bureau. Il n'avait rien de bien urgent : l'horaire prévoyait pas de tournage sur ce plateau avant la fin de semaine prochaine.

Mais Barrette s'était mis en tête que l'entrevue se déroulerait dans le bureau de l'architecte. Il avait dit aux gens de Radio-Canada que tout était prêt, que c'était un décor superbe, qu'ils n'auraient qu'à brancher leurs caméras.

— Alors, il entre, et c'est la crise. La pièce a l'air vide, ça ressemble à un décor de théâtre d'été, ça n'a pas l'air «habité par du vrai monde» (c'est sa marotte, le vrai monde !), etc. Il fout tout en l'air, engueule le décorateur et Sirois, le chef accessoiriste, et il nous donne vingt-quatre heures pour rendre ça «habité par du vrai monde». L'entrevue passe en direct demain soir, tout de suite après *Le Point*. Vous comprenez maintenant pourquoi je vous dérange ce soir. Je croyais d'ailleurs que le magasin était ouvert jusqu'à neuf heures.

— On ferme toujours à cinq heures, sauf le vendredi, parce qu'il y a plus d'achalandage. Le jeu n'est pas un très bon soir pour les antiquités...

— Oui, mais nous, c'est la panique. Barrette a menacé Sirois. Si tout est pas «au poil», il y a des têtes qui vont revoler... Et moi, je suis rien que stagiaire, alors...

— Bon ! Revenons aux accessoires. Les livres, pour la grande bibliothèque, vous m'avez dit qu'il

sample content of Les Lions rampants (Alexandre Jobin, tome 1)

- [read online Polaris \(Alex Benedict, Book 2\)](#)
- [click A Dark Stranger \(Pushkin Collection\)](#)
- [read Adulthood Rites \(Xenogenesis Trilogy, Book 2\) pdf, azw \(kindle\), epub](#)
- [read online The Last Command \(Star Wars: The Thrawn Trilogy, Book 3\)](#)

- <http://fortune-touko.com/library/Polaris--Alex-Benedict--Book-2-.pdf>
- <http://www.celebritychat.in/?ebooks/Composting--Bob-s-Basics-.pdf>
- <http://rodrigocaporal.com/library/Adulthood-Rites--Xenogenesis-Trilogy--Book-2-.pdf>
- <http://aseasonedman.com/ebooks/The-Last-Command--Star-Wars--The-Thrawn-Trilogy--Book-3-.pdf>